

Si ce n'était point faire une trop grande violence à cette carte, on pourrait croire que la rivière du Pic indique l'entrée de la rivière Pigeon, qui fut comme autrefois sous le nom de "Le Pic." Il faut bien admettre cependant que cet écart de la carte de LaFrance est trop considérable pour soutenir cette hypothèse. Le lac du Pic désigne donc le lac Nipigon. De là, il se rendit à la rivière Pigeon qu'il remonta jusqu'au lac La Pluie et suivit ensuite la route par où sont passés tous les canotiers de l'ouest, savoir: la rivière La Pluie, le lac des Bois, la rivière et le lac Winnipeg et enfin la rivière Hayes. Il est assez probable que le lac "Du Sien" désigne le lac "Du Pin," le lac Caribou indique le lac Oxford, et enfin le grand lac Pachegoïn, le lac du Dieu.

Le 4 avril, tous les canots étaient prêts et l'approvisionnement pour le voyage complété. Il fut choisi comme guide et partit avec cent canots. Le voyage se fit lentement, chaque canot portait en moyenne deux personnes et 100 peaux de castor. Ils descendirent la rivière Epinette, ne faisant que deux à trois lieues par jour. C'est surtout au cours de ces voyages que se dessine bien le caractère indolent du sauvage. Si la chaleur l'incommode un peu, il s'arrête pour sommeiller. Il n'est jamais pressé de partir le matin. Il aime à flâner. Après tout qu'a-t-il à gagner à se hâter? Il s'arrête souvent près des eaux rapides des rivières pendant de longues heures, et regarde fixement, immobile, drapé dans sa couverture, avec la dignité d'un sénateur romain, revêtu de sa toge. On dirait en le contemplant, qu'inquiété par le bruissement de la feuillée, la chute d'un arbre, le murmure des eaux ou le gazonnement des oiseaux, il en cherche la cause dans tout ce qui l'entoure. Qui suit ce qui se passe dans le cerveau de cet enfant de la nature, durant ces heures de recueillement et de rêverie? Le 29 juin, la flotte arrivait au fort York. Comme les canots ne pouvaient contenir qu'un certain nombre de peaux, les sauvages ne transportaient que les fourrures qui leur étaient absolument nécessaires pour obtenir de la poudre, du plomb, du thé et du tabac. La longueur de ce voyage, les nombreux rapides à franchir sur la rivière Hayes, les naufrages souvent accompagnés de perte de vie, durant ces courses lointaines, inspiraient peu d'attrait aux sauvages de l'intérieur pour les forts de la Baie. Ils ne s'y rendaient que par nécessité et comme pis aller.

LaFrance nous donne sur les castors des renseignements assez curieux. Un chasseur, dit-il, peut d'ordinaire tuer 600 castors par saison, au lac Pachegoïn et n'en amène à la baie que cent dans son canot.

Les cinq cents autres peaux lui servent de lit, de couverture et d'ornement. D'autres les pendent aux branches des arbres, près des restes de leurs enfants décédés, comme une offrande à leurs mânes. Il en était ainsi, un peu partout dans le Nord-Ouest canadien avant l'arrivée de LaVérendrye. Quelquefois aussi, ils font griller l'animal avec sa